

MGR RENÉ LAURENTIN

Magnificat

Action de grâce de Marie

Nouvelle édition revue et augmentée

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT

RELIGION



Magnificat
Action de grâce de Marie

© Desclée de Brouwer, 1991, pour la première édition

© François-Xavier de Guibert, 2011

ISBN 978-2-7554-0467-8

ISBN epub : 978-2-7554-0196-7

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— Et le cantique des anges, gratuitement donné d'en haut dans la nuit de Noël : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime* (Lc 2, 14).

Tous ces cantiques ont été chantés dans l'Églisemère de Jérusalem, où Marie se trouvait vers l'an 30 de notre ère (Ac 1, 14). C'est là que Luc les a recueillis, en pleine vie liturgique, dans la communauté fondatrice et charismatique par excellence qu'il a visitée avec Paul (Ac 21, 1-17).

Lire d'abord le texte

Comment allons-nous procéder pour pénétrer ce limpide et insondable cantique ?

Avant toute chose il faut le lire, de manière contemplative, disponible, avec des yeux neufs et un cœur prêt à l'action de grâce, après s'être mis en présence de Dieu.

Vous allez en trouver une traduction littérale, fidèle : elle garde les aspérités et l'intégrité de ce texte vigoureux (y compris Lc 1, 51b).

Certes, une traduction ne saurait égaler le texte inspiré de Luc, encore moins l'original sémitique dont la reconstitution révèle des finesses imperceptibles en grec. Une traduction, si bonne soit-elle, ne sera jamais qu'une traduction. Notre liturgie, née latine, a souffert d'être devenue une liturgie de traductions. Les plus belles pièces (*Te Deum, Exultet, Magnificat*), que l'on adapte et transpose plus qu'on ne les traduit, ont perdu leur éclat originel.

Le *Magnificat* conclut la plus belle page de l'Évangile : cette page inaugurale raconte l'Annonce à Marie et son inspiration voyageuse pour le premier partage, selon ses souvenirs

de seul témoin oculaire. Elle nous confie d'abord comment se fit l'entrée du *Fils de Dieu* en ce monde. Comment il devint *Fils de Marie*, avec et par son consentement. Le *Magnificat* est la conclusion priante de cette révélation première. Il fait corps avec les récits des deux premiers Mystères joyeux : Annonciation et Visitation. Il en est le chant inspiré. Il serait incompréhensible, si on ne le situait pas dans ce milieu historique : son vrai *sitz im leben* (c'est-à-dire : son contexte vivant). Luc a pris la peine de nous le raconter, tel que Marie l'a longuement « médité dans son cœur », souligne-t-il avec insistance (2, 19 et 51). Nous commençons par ce récit : p. 32.

La confrontation du texte et de la vie phénomène culturel plus large que la Bible

La confrontation du *texte* et de la *vie* est permanente dans la Bible. Elle traverse toute l'expérience judéo-chrétienne. Mais le phénomène déborde la culture religieuse. Il importe de le rappeler, car beaucoup de lecteurs tendront à penser que ces « réemplois » des Écritures prophétiques par Luc et par Marie elle-même sont des subtilités projetées par l'exégète. Et pourtant, ces réemplois sont un phénomène courant aux époques et dans les cultures les plus diverses.

Prenons un exemple : Mme de Sévigné, écrivain limpide, raconte, dans sa lettre 170, du 23 janvier 1671, sa visite au marquis de Lavardin. À Malicorne, écritelle,

J'ai trouvé les deux petites filles, rechignées, un air triste, une voix de mégère.

*J'ai dit : Ces petites sont sans doute à notre ami.
Fuyons-les.*

*Du reste, nos repas ne sont point des repas à la légère.
Jamais je n'ai vu meilleure chair ni plus agréable
maison.*

Ce texte paraît obscur. Il devient clair si l'on sait qu'en ce temps de civilisation orale, Mme de Sévigné savait par cœur les fables de La Fontaine, et sa fille aussi. Elle allait donc reconnaître, dans les expressions singulières de sa mère, des citations implicites de la fable 5, 18 de La Fontaine, L'aigle et le hibou :

Notre aigle aperçut d'aventure de petits monstres fort
hideux
rechignés, un air triste, une voix de mégère
— Ces enfants ne sont pas, dit l'aigle, à notre ami.
Croquons-les. Le galant n'en fit pas à demi
Ses repas ne sont point repas à la légère.

Mme de Sévigné n'a pas consulté son fablier, elle reprend avec aisance les termes qui flottent dans sa mémoire, très librement. Cela lui permet d'exprimer à mots couverts, ce qu'il eut été indécent de dire clairement à l'adresse du plus charmant hôte : les petites filles du marquis sont *de petits monstres fort hideux* (2^e ligne de la fable) : quelque ressemblance pouvait donner du piquant à l'assimilation du marquis avec un hibou, et sans doute avait-il pour ses deux petites filles pleurnichardes une admiration qui paraissait ridicule dans le grand siècle.

Ce n'est qu'un exemple. Plus grandes étaient les subtilités des *Revue*s de fin d'année, en honneur à l'*École Normale* comme au *Séminaire des Carmes*. Des citations

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

heureuse,
Gn 30, 13.

Il a
fait pour toi (= Israël)
de grandes choses ; cf. 1 S 2, 2

La *miséricorde* du Seigneur
(s'étend)

de génération en génération
sur ceux qui le craignent Ps
102 (103), 17

Tu écraseras *l'orgueilleux*
et de *ton bras* puissant

tu *disperseras* tes ennemis

Ps 88 (89), 11

Tu écraseras *l'orgueilleux*

les *trônes* des princes
et plante les *humbles* à leur
place

Si 10, 14-15 (selon LXX) ; cf.
1 S 2, 6-8

Il a rassasié de biens l'âme
affamée

Ps 106 (107), 9

Les *riches* ont faim et mendient

Ps 33 (34), 11

49. Car le Tout-Puissant
a fait pour moi

de grandes choses

50. et sa *miséricorde* (s'étend)

de génération en génération
sur ceux qui le craignent

51. Il a déployé la force
de *son bras*

il a *dispersé*

les *orgueilleux*

par les pensées mêmes de leurs
cœurs.

52. Il a renversé

les puissants de leurs *trônes*
et élevé les *humbles*

53. *Il a rassasié de biens les*
affamés

et renvoyé les *riches* mains
vides

cf. 1 S 2, 5 ; Si 10, 14 ; Jb 12,
19 ; 1 Qm 14, 10-11 ; Ez 21, 31

Toi Israël, *mon serviteur* que
j'ai saisi

Is 41, 8, 1

Il s'est souvenu de sa
miséricorde Ps 97 (98), 3

*Tu donneras miséricorde à
Abraham*

comme tu l'as promis à nos
Pères

(Mi 7, 20)

à la *descendance d'Abraham*

à *jamais* 2 Ch 20 ; cf. 1 S 2, 10

54. Il s'est saisi d' *'Israël son
serviteur*

se souvenant de sa miséricorde

55. (ainsi qu'il avait dit à nos
Pères)

à *Abraham* et à sa *descendance*

à *jamais*.

2 S 6, 11

Luc 1, 56

L'Arche de Yahvé *resta chez
Obededom trois mois*.

Marie *resta chez* elle environ
trois mois.

1. Cette phrase semble un réemploi de Judith 13, 18-19 :
« Tu es bénie entre toutes les femmes et béni est le Seigneur
Dieu. » Marie réalise le type de Judith, et Jésus, appelé *Seigneur*
par Élisabeth, est identifié au Seigneur Dieu.

2. La ligne générale du *Magnificat* est inspirée du cantique
d'Anne pour la naissance de Samuel (1 S 2, 1-10). Analogues

sont l'occasion, les thèmes et le renversement de situation entre riches et pauvres ; bien des termes sont communs. Toutefois pour la plupart des versets, on retrouve ailleurs dans la Bible des rapprochements plus littéraux. Les parallèles à *Luc 2, 48 et 49* appuient l'identification de Marie à Israël que suggèrent d'autres passages de *Luc 1-2*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

biblique, sexuel du mot. Ne voyant pas d'issue dans une traduction différente, il tenta de prouver que ce verset aurait été interpolé : hypothèse insoutenable que les symétries même de l'Annonciation interdisent. L'exégèse réductrice vit d'artifices. Comme il paraît invraisemblable à une certaine intelligentsia socioculturelle, que Marie ait pu vouloir être Vierge, tous les moyens sont bons pour se débarrasser du texte obvie.

Comment cela se fera-t-il ? questionne-t-elle.

Comment deviendrai-je mère, puisque Dieu m'a inspiré de n'appartenir qu'à Lui ?

La réponse de Dieu

L'ange répond de manière qui concilie tout (Lc 1, 35). L'enfant (littéralement : l'Engendré) viendra de Dieu seul, mystérieusement. Pour faire comprendre cette nouvelle présence de Dieu, l'ange reprend l'Exode qui racontait comment Dieu prit possession de l'Arche d'Alliance en venant à la fois *au-dessus* et *au-dedans* :

La nuée vint sur la tente de l'alliance et la Gloire de Dieu remplit la demeure (Ex 40, 34).

Pareillement (dit l'ange à Marie),

L'Esprit Saint viendra SUR toi et la puissance du Très Haut te couvrira de son ombre.

Ce sont les mêmes thèmes et les mêmes termes bibliques.

« L'habitation » de Dieu en son peuple s'appelait en hébreu : la *Shekinah*. L'ange explicite ce que sera l'habitation nouvelle dans la deuxième partie du verset 35 :

C'est pourquoi l'Engendré sera appelé Saint, Fils de Dieu.

— Il est Saint : Dieu seul est Saint.

— Il est Fils de Dieu.

— *Et pourtant, il est qualifié d'« engendré ».*

Celui qui va naître en Marie est Celui qui se manifestait dans l'Arche d'Alliance par un rayonnement de gloire. Il vient en la Vierge comme son enfant.

Le *Fils du Très Haut* (1, 32) va devenir Fils de Marie, par Dieu seul. Elle voulait appartenir totalement et exclusivement à Dieu. Eh bien, elle va lui appartenir d'une manière nouvelle, inouïe, féconde, familiale. Elle sera sa Mère, et il sera son Fils, humainement. Il entrera ainsi dans la famille humaine, et Marie entrera dans la famille de Dieu, afin que toute la famille humaine puisse y entrer aussi. « Admirable échange » commentaient les Pères. En Luc 1, 35 comme en Ex 40, 34, Dieu est à la fois au-dessus et au-dedans, transcendant et immanent, d'autant plus immanent qu'il est transcendant.

Tout cela sera synthétisé par le message de Noël :

Il vous est né un Sauveur qui est le Christ Seigneur (Lc 2, 11).

Il est *Christ*, c'est-à-dire Roi, héritier de David (Lc 1, 33) et il est Seigneur, Fils de Dieu. Ainsi est-il Sauveur. Le nom de Jésus, prescrit par l'ange signifie Sauveur, en écho à la prophétie de Sophonie : *Yahvé est en tes entrailles, en vaillant Sauveur*. Luc 1-2 explicite par deux fois ce titre, sous deux formes :

SAUVEUR (2, 11), et salut lors de la Présentation (Lc 2, 30) : terme abstrait qui a une valeur de superlatif, ou plutôt d'absolu.

Marie explicite ce thème dans le *Magnificat* :

Mon esprit exulte en Dieu mon SAUVEUR.

La formule *exulte en Dieu mon Sauveur* n'est pas nouvelle. Habacuc (3, 18) l'avait déjà employée, et Jérôme le traduit, de manière audacieuse : *J'exulte en Dieu mon JÉSUS*, car en hébreu, « Dieu mon *Sauveur* », « Dieu mon *Jésus* », cela se dit de la même manière. Pour Marie, la formule d'Habacuc : *Dieu mon Sauveur*, prend un sens nouveau, divin et humain à la fois : *Mon esprit exulte en Dieu MON Jésus, Dieu incarné, MON fils.*

Le *Magnificat* est l'expression priante de l'Annonciation. De même, l'ange disait à Marie :

La PUISSANCE du Très Haut te couvrira de son ombre.

Et Marie dit en écho :

Le PUISSANT a fait pour moi de grand-chose (Lc 1, 49).

La grande chose que le Puissant a faite en Marie, c'est la naissance cosmique du Fils de Dieu, annoncée par l'ange en Lc 1, 32 et 35.

Comment a-t-on pu dire que le *Magnificat* était un corps étranger, une hymne quelconque, atterrie en Lc 1-2, par fantaisie littéraire, sans attache avec le contexte. Les attaches sont multiples⁶. Le récent livre de A. Valentini les a bien manifestées. Nous n'avons pas fini de les rencontrer.

Ces allusions très denses ne sont point didactiques, mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

*Les méchants disparaissent dans les ténèbres,
car ce n'est pas par la force que l'homme triomphe
(1 S 2, 4-5, 8-9)*

Comme Anne, Marie oppose la fausse puissance des hommes à la vraie puissance de Dieu ; elle rend grâce pour les pauvres que Dieu élève (1, 52), pour les « affamés » qu'il « comble » (1, 53).

L'Esprit Saint, venu sur elle (Lc 1, 35), lui donne le charisme de prophétie, comme l'a reconnu très tôt la Tradition chrétienne⁸ ; dans la ligne des femmes prophétesses qui ont su rendre espérance à Israël, de Myriam, Déborah, Judith, dont Élisabeth lui applique l'éloge :

Judith 13, 18-19

Luc 1, 42

Tu es bénie

Tu es bénie

... entre toutes les femmes

entre les femmes

et béni (eulogêmenos)

et béni (eulogêmenos)

est LE SEIGNEUR DIEU

est LE FRUIT DE TON SEIN.

Cette actualisation identifie Jésus au Seigneur Dieu. La prophétie de Marie (= parole prononcée au nom de Dieu) est traversée d'une *prédiction* (annonce de l'avenir), comme il arrive aux prophètes :

*Désormais toutes les générations me diront Bien-heureuse
(Lc 1, 48 b).*

Mais cette anticipation de l'avenir s'étend à tous les pauvres

et à tout le peuple à qui Dieu étend sa miséricorde, et Marie a une telle certitude de l'avenir (verrons-nous) qu'elle parle de ce futur au passé (1, 51-53), comme s'il était déjà acquis et réalisé.

L'élan initial

Saisissons bien l'élan qui fait l'unité du cantique.

Souvent, dans les psaumes, l'élan inspirateur est formulé dès la première phrase, qui résume et entraîne tout le reste : elle énonce ce dont le cœur est plein, selon une grande diversité de tempéraments, de problèmes, de situations. Cela peut être le bonheur de l'action de grâce :

Heureux qui pense au pauvre et au faible, Au jour de malheur, Dieu le délivre (Psaume 41, 2).

Cela peut être la nostalgie des merveilles de Dieu qui semble aujourd'hui se cacher :

*O Dieu, nous avons ouï de nos oreilles,
nos pères nous ont raconté
l'œuvre que tu fis de leurs jours,
aux jours d'autrefois, par ta main (Ps 44, 1).*

Cela peut être un scandale devant la réussite insolente des méchants :

*Mais enfin, Dieu est bon pour Israël,
le Seigneur pour les hommes au cœur pur,
et pourtant, mon pied a failli broncher,
mes pas ont failli glisser*

en voyant le bien-être des impies (Ps 73, 1-3).

Et le psalmiste en vient à découvrir la présence de Dieu qui déjà le comble, et qui lui restera, au-delà de la mort. Les méchants ?

*Tu les fais tomber dans le chaos [...]
En t'éveillant tu méprises leur image [...].
Mais je reste près de toi.
Ta main droite m'a saisi,
par ton conseil tu me conduis
et dans la gloire tu me prendras (Ps 73, 18, 20, 23, 24).*

Cela peut être un appel à Dieu pour qu'il entende :
Pasteur d'Israël, écoute (Ps 80, 1),

et qu'en conséquence il se manifeste :

*Tends l'oreille, Yahvé, réponds-moi (Ps 86, 1).
Ne reste pas muet (Ps 83, 2).*

Cela peut être aussi, d'emblée, la réponse de Dieu qui parle :

*Écoute ô mon peuple [...],
Tends l'oreille aux paroles de ma bouche,
j'ouvre la bouche en paraboles,
j'évoque du passé les mystères (Ps 78, 2).*

Pour Marie, c'est la joie et l'action de grâce selon la Tradition dominante des psaumes :

*À Toi nous rendons grâce, ô Dieu, nous rendons grâce,
en invoquant ton nom, en racontant tes merveilles (Ps 75, 1)*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

V.

PREMIÈRE PARTIE DU CANTIQUE

L'ACTION DE GRÂCE PERSONNELLE DE MARIE SERVANTE ET PAUVRE (1, 46-49)

Le Cantique de Marie est simple mais dense. Les mots les plus simples sont parfois les plus profonds, s'ils s'adressent à Dieu. Leur enchaînement devient un sentier de lumière. Relisons donc maintenant le *Magnificat*, verset par verset pour pénétrer le sens des mots, des phrases, des enchaînements, avec le regret qu'un commentaire, si dépouillé qu'on le veuille, ait toujours son poids de balourdise.

Ce commentaire voudrait être comme l'explication d'un bon guide qui fait voir le monument, en s'effaçant lui-même. Il s'agit de faire voir ce que Marie a si bien dit, pour le redire avec elle.

Magnificat

46. *Mon âme exalte le Seigneur*

47. *Et mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur.*

Le premier mot du *Magnificat* (le mot-clé : germe de toute la suite, avons-nous vu) réfère Marie à la grandeur de Dieu (*megalunei* est formé de la racine *mega* qui veut dire grand). Le

latin *Magnificat* traduit bien le grec et lui donne encore plus de relief : le français magnifier (*Bible de Jérusalem*), qui le décalque, n'a pas autant d'éclat. Aussi avons-nous préféré le verbe *exalter* pour sa légèreté et pour son assonance avec *exulter* dans la phrase suivante. Ce mot initial fait écho à l'annonce du Messie, Fils de Dieu : *Il sera grand* (Lc 1, 32) ; il aura son écho en 1, 49, où le Seigneur fait pour Marie de GRANDES-CHOSES : attirée par la grandeur de Dieu, elle se situe humblement, mais familièrement, dans sa petitesse, avec confiance et reconnaissance, face à la Transcendance, comme l'enfant qui se blottit dans les bras de sa mère.

Toute expression humaine est inadéquate pour signifier l'élan vers Dieu, car, en dépit de sa discrétion, Il est au-dessus de tout et de toute expression. Nul ne peut proprement le magnifier : le faire plus grand qu'il n'est, comme il arrive souvent quand on fait l'éloge des hommes. Nous pouvons seulement reconnaître sa grandeur et ouvrir notre cœur à cette source de tout être, qui nous dépasse et nous invite à une ascension exaltante : la reconnaissance.

Le verbe *megaluno* est parfois traduit par « célébrer », notamment dans les *Actes des Apôtres* (10, 46), où il évoque la louange charismatique et prophétique, inspirée par l'Esprit Saint, que fut la glossolalie : une louange irrationnelle en langue inconnue.

Quand Marie exalte « et magnifie le Seigneur », c'est une anticipation de ce charisme, qu'elle exercera dans la communauté de la Pentecôte.

TOUS furent remplis de l'Esprit Saint : ils commencèrent à parler en d'autres langues selon que l'Esprit leur donnait de s'exprimer (Ac 2, 4).

Pour Marie, qui était là avec les apôtres (Ac 1, 14), cette louange inspirée n'était pas une nouveauté ; elle avait déjà reçu une grâce analogue pour louer Dieu, mais en langue humaine et traditionnelle, lors de la première Pentecôte du Nouveau Testament, que fut la Visitation. D'où la qualité inouïe de ce cantique.

Mon âme, mon esprit

On a beaucoup épilogué sur le *sujet* des deux phrases du *Magnificat*. Marie ne dit pas « Je ». Elle dit :

— MON ÂME (grec : *psychè*, comme notre mot psychique qui caractérise la vie consciente). Souvent, on traduit par *vie*, comme en Lc 2, 35 : « Un glaive transpercera ta vie » : la vie avec toute sa dimension psychique : Ma vie magnifie le Seigneur, traduit Valentini : Ce mot est juste, mais passe mal en français.

On pourrait être tenté de traduire : *mon cœur*. En effet, les Grecs (ces intellectuels) n'aimaient point le mot « cœur ». Ils y étaient en quelque manière allergiques. Dans la Bible des Septante, traduite deux siècles avant Marie, le grec *psychè* (le plus souvent utilisé pour traduire *nefesh* : le souffle de vie) est choisi plusieurs fois pour traduire (en l'évitant) le mot cœur (Ps 37, 15 ; 39, 4 ; 69, 21, 33 ; Prov 6, 21 ; Is 7, 2, 4 ; 10, 7). Cela convergerait avec Luc 2, 19 et 51) : Marie conservait en son cœur l'enfance du Christ.

— MON ESPRIT (hébreu : *ruah* ; grec : *pneuma*) est un mot très parlant, très relevé, très aimé des Grecs. Il désigne aussi l'Esprit Saint, et caractérise la dimension religieuse de la personne humaine.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'annonce à Marie. C'est donc un des titres les plus significatifs de Dieu, parmi ceux que Marie égrène au long du *Magnificat*. Il oppose Dieu Tout Puissant aux puissants (*dynastai*) de ce monde, que nous trouverons au verset 52.

Le « Saint »

Marie achève la première partie du cantique, comme elle l'a commencée, en magnifiant Dieu : « saint est son nom ».

Ce mot est celui qui signifie le plus formellement dans la Bible la transcendance de Dieu, car Dieu est Saint (Hb *qadôs* : le Saint). Il est *trois fois Saint* (Is 6, 3 ; Ap 4, 8). *Lui seul est Saint* (Os 11, 9 ; 1 Pi 1, 15 ; Ap 4, 8 ; 6, 10). Dans l'Évangile, Jésus est appelé le *Saint de Dieu* (Mc 1, 24 ; Jn 6, 69 ; Ac 4, 27 ; Ap 3, 7). Et pour révéler sa transcendance, l'ange de l'Annonciation lui donne déjà ce nom : *Il sera appelé Saint* (1, 35).

Le NOM de Dieu dans le contexte sémitique, c'est Dieu Lui-même : sa réalité transcendante qui dépasse l'homme, car son Nom, c'est sa réalité même manifestée, révélée, communiquée avec son éclat de gloire.

Cette proclamation de la sainteté de Dieu est le sommet du cantique, en plein centre, selon le chiasme mis en évidence par Meynet, ci-dessus, p. 74. Cette conclusion de la première partie est un écho des premiers mots du cantique : Marie *exalte le Seigneur* en reconnaissant la transcendance qu'exprime son Nom absolu de *Saint* (1, 46-49).

Ce verset 49 achève l'action de grâce de Marie pour elle-même. Il fait transition entre *l'intériorité* de Marie qui rend grâce au Dieu Saint et *les effets de la puissance divine* pour la

libération des pauvres et pour tout le peuple d'Israël.

10. Rm 1, 1 ; Ph 1, 1 ; Ti 1, 1 ; cf. Jc 1, 1 ; Ju 1, 1 ; cf. Rm 6, 22 ; 12, 11 ; 14, 18 ; 1 Co 7, 22 ; Ga 1, 10 ; Eph 6, 6 ; Col 3, 24 ; 1 Thes 1, 9 ; 1 Pi 2, 16.

11. Depuis le II^e siècle, Irénée de Lyon, Clément d'Alexandrie : A. GRILLMEIER, *Der Titel : Maria Prophetissa*, in *Geist und Leben* 30 (1957) 102-115 ; R. LAURENTIN, *Les charismes de Marie*, in *Ephemerides mariologicae* 28 (1978), surtout p. 321.

12. Sur ce titre, voir ci-dessous, p. 110.

VI.

DEUXIÈME PARTIE DU CANTIQUE

L'ACTION DE GRÂCE POUR LES PAUVRES (1, 50-53)

Le cantique élargit maintenant la perspective de la personne de Marie, Fille de Sion, au peuple qu'elle représente, et d'abord aux pauvres, parmi lesquels elle s'est située comme servante et pauvre (1, 48). Les pauvres sont évoqués tout d'abord par ce qui fait leur valeur religieuse : *l'humble crainte de Dieu*.

Et sa miséricorde [s'étend] d'âge en âge à ceux qui le craignent.

Miséricorde

Tout commence par la MISÉRICORDE de Dieu, qui va dominer toute la fin du cantique (1, 50 et 54).

La *miséricorde* (hébreu, *hesed* ; grec, *eleos* : fréquent dans la Bible grecque), signifie la bienveillance de Dieu (236 fois) et la bienveillance humaine (soixante fois) ; dans le Nouveau Testament : 20 et 7 fois respectivement :

Le synonyme hébreu *rahamim*, utilisé seulement 6 fois, signifie, de manière plus expressive les « entrailles de miséricorde » : la connaturalité paternelle de Dieu avec ses créatures, sa solidarité, sa bien-veillance, son inclination vers notre petitesse.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Testament : Gn 31, 42 ; Dt 15, 13 ; 1 S 6, 3 ; Jb 22, 9 ; cf. Lc 20, 10-11).

Apprendrait-il les bienfaits du jeûne, aux santés ruinées par l'excès alimentaire des civilisations d'abondance ?

On retrouve ce renversement dans la parabole du mendiant Lazare et du riche qui festoyait :

*Souviens-toi que tu as reçu tes biens pendant ta vie
et Lazare pareillement ses maux.
Maintenant ici, il est consolé,
et toi tu es tourmenté (Lc 16, 25-26).*

Au-delà de ce contraste, l'homme qui consacre sa vie à l'avoir, au pouvoir, à la jouissance, en devient l'esclave déçu. Dieu nous invite à nous libérer de cet esclavage et à miser sur Lui, sinon dans la pauvreté matérielle, du moins selon la pauvreté en esprit (Mt 5,1 : ci-dessous, annexe p. 219).

Ici encore, le *Magnificat* se situe dans le sillage de 1 S 2, 5, le cantique d'Anne, qui exprime la même révolution alimentaire :

Les rassasiés s'embauchent pour du pain mais les affamés cessent de travailler.

Ce verset 53 achève la partie révolutionnaire du *Magnificat* : écho de la Révélation biblique et prophétique sur la priorité des pauvres et le rétablissement de la justice en leur faveur.

Dans l'au-delà (comme pour le pauvre Lazare) ou dès ici-bas ? À lire le *Magnificat*, la révolution de Dieu est déjà réalisée : le cantique la chante à l'aoriste, c'est-à-dire au passé. C'est paradoxal ; car la justice n'est pas réalisée à l'heure de la

Visitation. Hérode est toujours sur son trône, d'où il va bientôt menacer Jésus naissant (Mt 2). Mais l'espérance de Marie voit l'avenir du point de vue de Dieu. Elle est assurée du triomphe de sa justice. Nous retrouvons là un paradoxe fréquent dans l'histoire du Salut : car l'éternité de Dieu prime le temps, et le futur est déjà assuré pour qui est avec Dieu. Sa justice déjà triomphe, même si cela n'apparaît pas encore. Pour l'apercevoir, il faut accéder au point de vue de Dieu même, qui est celui de Marie dans le *Magnificat*.

1. Psaume 107, 1 ; 136, 1, 2, 3, 4, etc. Cette traduction *hesed* par *amour* revient sans cesse, notamment Ps 33, 18, 22 ; 36, 8, 11 ; 44, 27 ; 48, 10 ; 52, 10 ; 59, 17 ; 66, 20 ; 85, 8 ; 90, 14 ; 94, 18 ; 107, 8, 15, 21, 31 ; 109, 26 ; 119, 41, 76, 88 ; 144, 2 ; 147, 11 ; Jr 31, 3.

2. Grec : *epoiêsen kratos*. Hébreu *hasa hail*, ps 118, 15.

3. *Dynatos* se trouve 70 fois dans la Bible grecque des Septante, où il traduit 22 termes hébraïques différents. On ne le trouve que 3 fois dans le Nouveau Testament, sans acception négative, sauf ici, où c'est surtout le contexte qui négativise et déprécie ce terme polyvalent.

VII.

TROISIÈME PARTIE DU CANTIQUE

DES PAUVRES À ISRAËL TOUT ENTIER (1, 54-55)

54. Il a secouru Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde.

Le cantique avait élargi la perspective, de Marie servante et pauvre, au peuple des pauvres, par transition graduelle en 1, 48-53. Il l'élargit maintenant à Israël, selon toute son extension, géographique et historique.

Israël

Israël, c'est le nom du patriarche Jacob, fort contre Dieu, selon l'étymologie populaire assumée par Gn 32, 29 ; 35, 10 ; Rm 9, 6 (l'étymologie savante restant discutée). Et Dieu même lui donna ce nom à l'issue du mystérieux combat nocturne, le long du torrent de Yabboq :

On ne t'appellera plus Jacob, mais Israël, car tu as été fort contre Dieu et contre les hommes, et tu l'as emporté (Gn 32, 29).

C'est devenu le nom religieux du peuple de Dieu, symbolisé par le père des 12 patriarches de toute la nation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'expérience spirituelle de Marie est enracinée (comme celle de bien des générations de paysannes après elle), non dans le loisir, mais dans un labeur patient et sans fin. Cependant, des femmes, immergées dans cette pauvreté, savaient émerger spirituellement, par l'amour humain et l'amour divin dont elles entretenaient la flamme dans leur cœur. Catherine Labouré, Bernadette Soubirous et bien d'autres en sont de bons exemples.

Marie vivait dans une grande famille à dimension de clan ; d'où ce large cousinage que l'Évangile évoque en parlant de « toutes les sœurs » de Jésus et de ses nombreux « frères » (Mt 13, 35 ; Mc 3, 31-35 ; Jn 7, 3, 5, 10 ; Ac 1, 14 ; 1 Co 9, 5 ; Ga 1, 19) : l'Évangile les appelle ainsi, faute que l'hébreu dispose du mot « cousin » ; et la Bible grecque a gardé ce sens large.

Le chef (un homme) avait l'autorité forte mais humaine d'un *paterfamilias*. Et c'est ainsi que Marie fut mobilisée dans l'opération de bon sens destinée à ramener à Nazareth le charpentier Jésus, qui avait « perdu la tête » (Mc 3, 1). Elle a donc fait l'expérience de cette dépendance, de ces contraintes qui étaient celles des femmes et aussi celles des pauvres. Cela explique en partie qu'elle se situe elle-même (1, 48 et 52) parmi les pauvres et se définit par sa *tapeinôsis*. Elle donne à ce mot la portée spirituelle qu'il a dans la Bible. Sa pauvreté *de fait* était une pauvreté *assumée* : Marie offrait à Dieu seul sa situation humiliée de femme, y compris le problème épineux de ce mariage décidé par le chef de clan. Il avait le devoir de ne pas la laisser dans la condition humiliée de célibataire stérile, cela allait de soi, mais à l'encontre du don total et exclusif qu'elle avait fait d'elle-même à Dieu seul. C'était là (selon Lyonnet) un des éléments concrets de son expérience de la *tapeinôsis* (ci-dessus p. 87).

Marie assume cette situation, non avec résignation, mais en référence absolue, généreuse, débordante à Dieu, dans un

abandon qui était aussi un élan permanent de reconnaissance et d'espérance. C'est l'inspiration même de ce cantique.

Le milieu liturgique

Le *Magnificat* n'est pas une création *ex nihilo*. Il naît dans un milieu (*sitz im leben*) culturel et religieux.

À Nazareth, il y avait une synagogue (Mt 13, 53 ; Lc 4, 15-28), les femmes y avaient accès de manière facultative et marginale, car officiellement les hommes étaient tout. Ils constituaient l'assemblée ; d'où l'habitude de la dénombrer « *sans compter les femmes et les enfants* » (Mt 14, 21 ; 15, 38 ; cf. Ac 4, 4)... qui ne comptaient pas. Mais Marie, qui avait soif de Dieu et de sa parole, était là et bien là, assidue et attentive, comme à Cana (Jn 2, 3) : réceptive, mieux que personne, avec ce comble de grâce (Lc 1, 28-30), ce don de l'Esprit (cf. 1, 35), cette affinité privilégiée avec Dieu (1, 28), qui était sienne et lui valait de grandes lumières : austères et simples. Elle avait cette soif et ce goût de l'Écriture que Dieu donne, depuis des siècles, à ceux qui vivent avec Lui et trouvent dans la Bible l'aliment spirituel par excellence.

De nos jours encore, bien des gens découvrent l'Écriture comme une source vive : des simples, long-temps éloignés de Dieu ; mais, une fois gratifiés de l'expérience de l'Esprit Saint, dans des groupes de prière, ils sont saisis par un extraordinaire appétit de l'Écriture. Dès lors, ils y consacrent spontanément leurs temps libres qu'ils savent élargir : des ménagères la lisent ainsi, durant les interstices de leur cuisine. C'est vraiment pour elles un livre de vie. Dans la communauté d'El Paso-Juarez j'ai rencontré nombre d'illettrés, qui ont appris à lire pour accéder à

la Parole de Dieu. Leurs Bibles sont tout usées à force d'usage, leur maladresse aidant, mais leur cœur est tout rajeuni par la présence de Dieu, donnée par sa Parole. Marie n'avait point de rouleaux de la Bible et ne savait sans doute pas lire. Mais elle fréquentait assidûment la synagogue, l'oreille fine et le cœur ouvert.

Cela recoupe et éclaire la référence-source de Luc : Marie *conservait* [ces paroles et événements] *en les confrontant en son cœur*. C'est sur la base de sa connaissance des Écritures que Dieu a pu révéler à Marie, à travers les types et prophéties qu'elle connaissait, la naissance du « Fils du Très Haut » (1, 32) parmi les hommes. Cette Révélation fut faite dans le langage de la Bible. L'Évangile de l'Annonciation en témoigne : La venue de Dieu, promise par *Sophonie* à la Fille de Sion eschatologique, c'est en toi qu'elle se réalise, dit en substance le message de l'Annonciation. Cette venue de *Dieu* et la venue du Messie, c'est la même chose. L'héritier de David, il est aussi, il est *d'abord*, le *Fils du Très Haut* (1, 32), le *Fils de Dieu*, le *Saint* (1, 35). Et c'est toi qui lui donneras naissance.

Ces réminiscences, attestées par le texte même de Luc 1, nous permettent d'identifier sa connaissance de la Bible : les prophéties messianiques (2 S 7, 12-14 ; Dn 7-9 ; Mi 5, 1) et théophaniques (So 3, 14-17 ; Mi 4-5 etc.) que nous avons étudiées ailleurs, et la prière psalmique, traditionnelle dont Marie était nourrie depuis l'enfance.

Cette flamme vive, que Marie entretenait dans son cœur, était renouvelée par le pèlerinage qu'elle faisait, chaque année (Lc 2, 41), à Jérusalem : un temps de prière, avec *les psaumes des montées* (Ps 120-134), et le contact vivant avec le temple, lieu de la Présence, de la *Shekina* : perfection fondamentale de l'habitation divine à laquelle le message de l'Annonciation se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

quelques autres invitait à chercher la vérité au-delà des apparences et conventions toujours trompeuses : tel était le cas de figure que l'exégèse rationaliste triomphante généralisait.

La philosophie idéaliste présumait que la religion devait être démythisée. Cela suscita un iconoclasme systématique dont les Évangiles de l'enfance et la virginité de Marie furent les cibles privilégiées. L'exégèse est certes revenue de ces premiers excès, mais elle en reste marquée.

Si on a pu, avec raison, mettre en question, nier ou relativiser l'appartenance des psaumes à David ou du *Pentateuque* (en sa forme définitive) à Moïse, il convient de ne réviser une attribution attestée que s'il y a pour cela des raisons et objections de poids. Ainsi raisonne-t-on en histoire profane, où les hécatombes sont moindres.

Mais la critique biblique est infiniment plus soupçonneuse, selon ce préjugé que la religion est mensonge et que deux prêtres ou « aruspices », ne peuvent se regarder sans rire. L'histoire ne remet pas en question l'attribution des œuvres antiques à Platon, Aristote, Jules César, etc., mais les descentes en flammes de la critique biblique ressemblent fort aux tentatives burlesques pour enlever leurs pièces à Shakespeare ou à Molière : des comédiens, incapables de création géniale, auxquels il fallait substituer quelque grand seigneur cultivé, ou le roi lui-même. Même ces livres-gags ont réussi à troubler, en tirant les ficelles de l'illusionnisme.

On arguë, pareillement, pour Marie : cette petite paysanne juive analphabète était incapable du *Magnificat* : évidemment œuvre d'un « lettré », d'un « professionnel du psaume », ai-je lu dans des livres d'exégèse catholique, comme s'il n'y avait pas de qualité en dehors du

professionnalisme patenté.

Il importe d'examiner la question, non selon les a priori de la démythologisation, ni selon les préjugés antireligieux des maîtres du soupçon qui exploitèrent diversement la même lancée culturelle : Marx, au titre du matérialisme ; Nietzsche, au titre de la volonté de puissance ; et Freud au titre de la *libido* et de la sexualité : racine authentique de la névrose religieuse et de ses sublimations illusoires. Jung fut scandalisé et rompit avec Freud, lorsqu'il entendit ce dernier lui déclarer :

— *Mon cher Jung, promettez-moi de ne jamais abandonner la théorie sexuelle [...]. Nous devons en faire un dogme, un bastion inébranlable.*

Il me disait cela plein de passion, et sur le ton d'un père adjurant :

— *Promets-moi une chose mon cher fils : Va tous les dimanches à l'église [...] Un bastion, un dogme ! [...] Cela n'a plus rien d'un jugement scientifique mais relève uniquement d'une volonté de puissance. Ce choc frappa au cœur notre amitié (C.G. Jung, *Ma vie*, Paris, Gallimard, p. 177).*

Les combats idéologiques *a priori* sont de plus en plus obsolètes, car les progrès de la science, lestés de réalisme, conduisent au-delà des idéologies. Il ne s'agit pas de jouer à désintégrer les textes, mais d'en saisir objectivement la cohérence, la relation sérieuse aux événements, et la transmission par les témoins oculaires, auxquels Luc se réfère formellement, à la bonne école des premiers historiens grecs. Pourquoi ne pas oser le dire ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La *Marie de l'histoire* a été réduite, comme le *Jésus de l'histoire*, dans le sillage des mêmes préjugés. Depuis le début de l'exégèse rationaliste, la cible numéro un (avec la Résurrection du Christ), c'est la virginité de Marie. Théories sur théories, inacceptables et contradictoires entre elles, ont été improvisées, à cet effet, depuis 1830³.

On a dit d'abord : ces récits sur la virginité sont inter-polés, ils n'appartiennent pas au texte primitif. Mais la critique *textuelle* a confirmé la solidité des textes.

On s'est rabattu sur la critique *littéraire* et *historique*. On a multiplié et subtilisé les moyens de contester l'historicité. On a dit : c'est la conséquence d'un préjugé d'alors. Pour faire de Jésus un Dieu, il fallait qu'il soit né d'une Vierge ; c'est l'influence des mythes ambiants. Mais on a en vain cherché cette idée préconçue dans les textes de l'époque. Les « théogamies » (coucherie de dieux et de déesses) n'ont rien à voir avec l'expression neuve et originale de la Conception virginale. Les hypothèses ont croulé, les unes après les autres, mais les *a priori* demeurent. Beaucoup persistent à croire que la virginité de Marie n'est qu'un *theologoumenon* : l'expression d'une idée illustrée par un récit fictif.

On a pareillement nié la virginité perpétuelle de Marie (en se basant sur les « frères de Jésus », alors que ceux de ces « frères » qui sont connus par leurs noms (Mt 13, 55 ; Mc 6, 3) sont évidemment les enfants d'autres femmes).

On a évacué par tous les moyens le propos de virginité de Marie, si évident jusqu'au début de notre siècle. Harnack, qui avait clairement perçu le sens de Luc 1, 34, ne vit d'autre solution pour s'en débarrasser que d'en faire une interpolation tardive : théorie que l'analyse objective du texte cohérent et de ses parallélismes élimine. On a trouvé moyen de gazer la clarté

du texte jusque dans notre traduction liturgique, écho factice des commentaires réducteurs. Tout s'est ligué pour banaliser la traduction d'une des plus belles pages de la Révélation.

L'attribution du *Magnificat* à Marie a été pareillement une cible privilégiée. Une hypothèse farfelue, née en 1897 (dont j'ai dressé la bibliographie dans *Biblica* 38, 1957, p. 19-23) a tenté de le transférer à Élisabeth : la femme stérile. C'est intenable, avons-nous montré (*Évangiles de l'enfance*, p. 13-22). Mais l'hypothèse, née à la fin du siècle dernier, ressort périodiquement.

Un exégète catholique de renom écrivait : *Nul exégète sérieux ne peut admettre que Marie soit la source des Évangiles de l'enfance*. Cette affirmation n'était fondée sur aucun argument. C'était un dictat autoritaire, destiné à bloquer la discussion par intimidation ; car il est fort gênant, pour un exégète, de se trouver disqualifié dans le sérail.

Les arguments exégétiques et historiques, objectifs et convergents, que j'ai déjà publiés pour fonder l'attribution du *Magnificat* à Marie, ne sont guère entrés en circulation. On ne les réfute pas, mais on ne les cite pas. Par contre, on continue à citer fréquemment ces auto-rités que sont Gunkel et Bultmann. Leurs présupposés dominant encore les débats. Par contre, les arguments objectifs sont trop étrangers aux préjugés ambiants pour qu'on les prenne en considération.

Le débat est d'autant plus discret qu'on élimine Marie de manière feutrée, respectueuse, en ajoutant au besoin : Que le *Magnificat* soit d'elle ou non, c'est un détail sans importance. *Le texte reste le même* et il est toujours aussi beau. Nous avons fait justice de ce slogan de confection (ci-dessus p. 15).

La cohérence

Si on fait objectivement le tour de la question, l'évidence qui s'impose tient en ceci : récuser l'attribution du *Magnificat* à Marie, et, plus largement de l'Évangile de l'enfance aux souvenirs de Marie, c'est se condamner à l'incohérence. L'exégèse entre alors dans des cycles d'hypothèses fragiles et contradictoires.

Le *Magnificat* est tardif, a-t-on supposé. On l'a dit « résurrectionnel ». Mais on n'y a pas trouvé la moindre allusion à la Résurrection. Bien au contraire, le *Magnificat* est *en contraste total avec les cantiques chrétiens*, conservés dans les épîtres de Paul⁴ et dans l'*Apocalypse*⁵, qui sont des hymnes très explicites au Christ ressuscité.

*Éveille-toi, Toi qui dors
Éveille-toi d'entre les morts,
Et sur toi luira le Christ (Eph 5, 15)
Le Christ a pris la condition d'esclave,
Il est devenu semblable aux hommes [...]
Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort
et à la mort de la Croix.
Aussi Dieu l'a exalté (Ph 2, 6-11, etc.).*

Rien de tel dans le *Magnificat* : c'est un psaume évidemment préchrétien, disait objectivement l'exégète juif Paul Winter qui fut moins heureux en en faisant, selon les méthodes artificielles de Gunkel, un psaume de guerre maccabéen.

Le *sitz im leben*, c'est celui qui situe le *Magnificat* dans le milieu réel évoqué par *Lc 1-2*.

Si Marie est bien la source du récit de l'Annonciation (dont elle est le seul témoin), ainsi que de la Visitation et du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

— les actes : le DIRE de Marie (1, 46), des générations (1, 48), de Dieu même (1, 55) et le FAIRE de Dieu (1, 49 et 51), enfin les références de ces actes au passé, au présent, à l'avenir et à l'éternité, à travers la chaîne des dix aoristes qui se succèdent à partir de 1, 49, Dieu étant sujet de chacun d'eux. Cette durée est évidemment trop complexe pour pouvoir être adéquatement schématisée, mais ces indications sont éclairantes sur la structure.

2. Programme narratif

La deuxième démarche de la sémiotique, c'est l'étude du programme narratif : elle analyse l'enchaînement du récit, qui progresse, par un jeu de CONJONCTIONS et DISJONCTIONS, car toute action se manifeste par contraste d'unions et séparations. C'est le ressort de toutes les dramatisations : autour d'un objet perdu ou retrouvé qu'il soit matériel (*Le chapeau de paille d'Italie*) ou personnel : drames de l'amour, avec départs et retours, séparations et retrouvailles, brouilles et réconciliations, guerre et paix, mort et résurrection.

La signification atteint l'esprit par contrastes. Une photographie évoque l'objet par les différences de blanc et de noir (ou de couleurs). La grisaille d'une photo manquée n'a pas de sens. Le *recto tono* n'est pas musique et le balbutiement n'est pas langage.

En bref, dans le *Magnificat*, toute la première partie énonce la conjonction (l'union) parfaite de Marie avec Dieu :

— D'abord de manière ascendante : Marie reconnaissante

loue Dieu. Elle l'*exalte*, et *exulte* en Lui. C'est la conjonction par adoration et action de grâce.

— Ensuite de manière *descendante* (selon la réciprocité de l'amour) : Dieu a *regardé* favorablement sa servante en sa pauvreté (en son néant, car elle n'est rien par elle-même). Le « regard » d'amour du Puissant « fait pour » elle « de grand-chose » (1, 49). Ce cycle ascendant de la louange de Marie vers le Très Haut, puis descendant (les bienfaits et jugements) repart en ascendance : Marie est élevée (glorifiée : 1, 48 b) et cela débouche sur une nouvelle louange : *Saint est son Nom* (1, 49).

La seconde partie, plus contrastée, continue de manifester la conjonction de Dieu, non plus avec Marie, mais avec l'élite du peuple dont elle est le sommet : les pauvres, parmi lesquels elle se situe (autre conjonction), bénéficient de la même conjonction glorifiante avec Dieu, alors que les orgueilleux, puissants et riches, qui s'élevaient, sont frappés de disjonction avec leurs biens et leurs illusions, qui masquaient leur disjonction avec Dieu, car Dieu aime la vérité des pauvres et non la vanité illusoire de leurs oppresseurs.

Toutefois, le *Magnificat* ne donne pas aux pauvres les trônes et possessions des riches, et ne rejette pas formellement ceux-ci : Dieu opère leur disjonction d'avec leurs illusions, mais les invite, ainsi libérés, à la dignité des pauvres.

La fin du cantique étend la conjonction avec Dieumiséricorde (1, 50 et 54), à Israël tout entier (1, 54-55), selon une diachronie qui transcende le temps et débouche sur l'éternité de Dieu.

Cet ensemble de conjonctions et disjonctions est associé à un mouvement qui va de l'intériorité à l'extériorité. Le cantique

part de l'intérieur de Marie : *mon âme, mon esprit* (1, 46-47), à l'intériorité de Dieu qui la regarde, et aux manifestations extériorisées de sa puissance.

La conjonction de Dieu avec les pauvres est fondée sur l'humilité (cf. 1, 48 et 52) de *ceux qui le craignent* (1, 50), en opposition aux orgueilleux, puissants et riches que Dieu libère de leurs illusions, pour une nouvelle conjonction avec Lui.

Les modalités

Le programme narratif progresse à travers l'enchaînement complexe des modalités, qui sont les composantes de tout récit et le ressort de toute action. Elles sont au nombre de six :

DEVOIR

POUVOIR

FA

VOULOIR

SAVOIR

ÊT

1. En bref, le *Magnificat* est dominé par l'ÊTRE de Dieu. Seul Il existe par lui-même : Il crée, organise, maîtrise et transcende tout le reste, y compris le temps, référé à son éternité (1, 55). Les noms donnés à Dieu (*Seigneur, Sauveur, Puissant, Saint, Miséricorde* : 1, 46, 49, 50, 54, ci-dessus p. 72) expriment sa transcendance qui débouche sur l'immanence de sa miséricorde.

2. C'est à Lui seul qu'est attribué le faire :

Il a fait pour moi de grand-chose (1, 49) ;

Il fait force en son bras (1, 51).

Ce *faire* est caractérisé comme un acte de sa PUISSANCE (1, 49), opposée à celle des *potentats* (1, 52).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

(2, 29-32). Il la confesse lui-même en 2, 49.

Il faudrait aussi préciser comment les parcours du texte vont.
— de l'intérieur à l'extérieur (ci-dessus p. 180), et
— de la synchronie qui unit d'emblée Marie au Seigneur à la diachronie que manifeste la mention répétée des générations :

Toutes les générations me diront bienheureuse (1, 48)
de génération en génération (1, 50),
Abraham et à sa descendance à jamais (1, 55).

Les « générations » sont le lieu spirituel de l'action de Dieu. La « descendance » est plutôt biologique. Dieu est la source de toutes ces bénédictions :

— celles qui comblent spirituellement les pauvres : Marie et toutes ces générations sur lesquelles insiste la première partie du cantique ;

— celles qui comblent la descendance biologique d'Abraham : sa postérité innombrable. Elles trouvent leur conjonction en Marie et en son Fils qu'elle appelle « *Dieu mon Sauveur* ».

Bref, dans son adoration et sa reconnaissance, fondées sur la vérité, Marie reconnaît la grandeur de Dieu, seul Très Haut (1, 32), qu'elle exalte ou magnifie (1, 46). Au regard de cette grandeur transcendante, elle perçoit l'illusion des fausses grandeurs de ce monde : la certitude que Dieu va les abaisser ; et surtout, élever les humbles (1, 50 et 53) jusqu'à Lui, gratuitement (cf. 28 et 30), par miséricorde, comme il l'a élevée elle-même. Elle est le prototype de l'élévation des humbles, car en la « regardant » (1, 48) avec amour, Dieu exalte et divinise sa pauvreté : ce qu'indique déjà le message reçu. Le Seigneur est avec elle (1, 28) et elle est avec Lui, Mère du Seigneur (1, 44).

L'élévation de grâce (1, 28), dont Dieu comble Marie, passe par l'abaissement et l'élévation du Fils de Dieu, conçu en Marie. Dieu veut l'étendre à toutes les générations, à commencer par ces pauvres, dont Marie est le type (1, 51-53) et à tout le peuple élu : Abraham et sa descendance à jamais (1, 54-55).

En deçà d'Abraham et des Pères (1, 55) Dieu père implicite dans le Magnificat

La sémiotique est attentive au non-dit sous-jacent à tant de textes en mal d'exprimer une pensée forte qui cependant les hante.

Si le *Magnificat* se réfère primordialement et constamment à Dieu, il ne le qualifie point de Père.

Et il ne parle pas explicitement de Marie comme Mère (comme d'ailleurs Anne dans son cantique, ne parlait pas de sa maternité), quoique tout ce qui précède s'y réfère : pour Anne en 1 S 1, comme pour Marie en Luc 1.

Par contre, remarquable est la place que prennent, dans le *Magnificat*, les générations (*genai*) : le mot revient trois fois en 1, 48 et 50. Le mot *descendance* y fait écho en 1, 55.

En ce dernier verset, il est fait mention d'Abraham comme père humain de toute cette descendance : nommé en apposition, après la série des *pères* qui l'ont suivi (1, 55).

Dans cette perspective, Dieu exalté comme Tout-Puissant, auteur de grand-chose (1, 49), qui démasque les fausses grandeurs (1, 50-52 : faut-il dire les paternalismes), apparaît virtuellement comme Père, qualifié moins par sa qualité de Créateur (autre non-dit) que par sa *miséricorde*, c'est-à-dire par son Amour (1, 50 et 54).

La paternité de Dieu reste un non-dit parce qu'elle est

transcendante. Elle n'est pas du même ordre que celle d'Abraham.

Elle apparaît comme la Cause première de la paternité d'Abraham (1, 55) et de toutes les générations (1, 48 et 50) ; mais aussi des « grand-chose » faites en Marie devenue Mère du Fils de Dieu (1, 49).

L'ensemble de Luc 1-2 le confirme :

— Le contexte antécédent qualifie Jésus, avec insistance, à *la fois* comme Fils de Marie (1, 31) et comme Fils de Dieu (1, 32 et 35) : ce qui est une référence au Père, mais implicite.

— Le non-dit n'est dévoilé qu'à la fin de l'Évangile de l'enfance, de la bouche même de Jésus, dans le dernier épisode : le *Recouvrement*, avec l'étonnant jeu de mots qui donne sens au dialogue de Marie et de Jésus.

TON PÈRE (*terrestre*) et moi, nous te cherchions.

Ne saviez-vous pas que je dois être chez MON PÈRE (céleste : Lc 1, 48-49).

C'est de la bouche du Fils que vient la proclamation du Père (1, 49), non-dit jusque-là. De même Jérusalem reste un non-dit jusqu'à 2, 22, où Jérusalem et le hieron (2, 27, 37, 46 : nom sacré du temple, jusque-là appelé seulement naos : 1, 9, 21, 22) apparaissent *au moment où Jésus y fait son entrée*.

L'explicitation retardée du Père prend donc une force singulière dans la finale de Luc 1-2.

Le silence sur le Père répond à la difficulté d'ex-primer une vérité profonde qui sera progressivement explicitée par les pères et par la scolastique : l'unique filiation du Christ, référée au Père seul selon la divinité, et à Marie seule selon l'humanité.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

violence et les meurtres restaient impunis, voire protégés par la police. Ce fut une grande nouvelle et nouveauté du début 1991 que des propriétaires terriens soient inculpés pour meurtre.

Mais Jean-Paul II invitait à promouvoir cette œuvre de justice non par des idéologies et méthodes marxistes, étrangement choisies comme les instruments appropriés de la libération, mais selon l'Évangile, intégralement compris selon toutes ses dimensions, y compris la libération du péché et la liberté qui est le don radical de l'Esprit, sans oublier la charité et la réconciliation (plutôt que la lutte de classes).

Le cardinal Ratzinger, chargé d'éclairer ce dépassement du marxisme et ce recours à l'Évangile méconnu, a publié, le 5 août 1984, sur ordre du pape, l'instruction *Libertatis nuntius*, sur quelques aspects de la libération, où il explicitait clairement les contaminations marxistes à éviter.

Il reconnaissait

le scandale d'inégalités irritantes entre riches et pauvres, qui ne sont plus tolérables, soit entre pays riches et pays pauvres, soit entre strates sociales à l'intérieur d'un même territoire national (1, 6).

En conséquence :

La théologie de la libération désigne en premier lieu la préoccupation privilégiée, génératrice d'engagements pour la justice, au service des pauvres et des victimes de l'oppression (2, 3). L'expression est pleinement valide : elle désigne alors une réflexion théologique centrée sur le thème biblique de la libération et de la liberté et sur l'urgence de ses incidences pratiques (2, 4).

C'est seulement après une large évaluation biblique de la libération que le cardinal Ratzinger mettait en garde contre « l'analyse marxiste » et la subversion du sens de la vérité et de la violence, avec adoption de thèses marxistes étrangères ou contraires à l'Évangile :

La lutte de classe est le moteur de l'histoire.

Le royaume de Dieu s'identifie au mouvement de la libération humaine.

L'Eucharistie est célébration du peuple en lutte (9).

Une seconde instruction : *Libertatis conscientia*, sur la liberté chrétienne et la libération (22 mars 1986), proposait des jalons pour une théologie de la libération sans revenir sur les critiques.

Les théologiens de la libération ont accueilli ces documents avec une souplesse très diplomatique. Ils ont généralement considéré que les critiques du premier ne les concernaient pas, et que les propositions du second les justifiaient pleinement.

Mais ces documents, le dialogue de Jean-Paul II avec les évêques brésiliens qu'il reçut à Rome, et son enseignement au cours de ses voyages en Amérique latine, n'ont pas été sans résultat. Gustavo Gutierrez a éliminé de la dernière édition de son livre *Théologie de la libération* (octobre 1988) le chapitre *Fraternité chrétienne et lutte de classes* (p. 352-362), où il disait :

Forger une société juste passe nécessairement par la participation consciente et active à la lutte de classes qui s'opère sous nos yeux (p. 356).

Quand l'Église refuse la lutte de classes, elle se comporte objectivement comme une pièce du système dominant (p.

355).

Il a remplacé ce texte par un autre intitulé : *Foi et conflit social*. Et Leonardo Boff, qui utilisait la grille marxiste pour une critique structurale de l'Église, a consacré un de ses derniers ouvrages à l'étude de La Trinité comme modèle transcendant de la communauté humaine et chrétienne : ce qui ressourçait toute sa théologie à un niveau plus profond.

Il importait de réagir, car les révolutions marxistes renversent l'oppression d'hier, mais en établissant une nouvelle répression policière, parfois plus redoutable que l'ancienne ; ce n'est là qu'un retournement et souvent un resserrement de la précédente ; les pauvres eux-mêmes passent sous la domination du Parti : une nouvelle classe dominante, pas moins dictatoriale que n'avaient été les tsars russes et les seigneurs, avec les goulags, que les théologiens de la libération ne savaient pas voir. Ce fut l'œuvre de Soljénitsyne d'ouvrir les yeux au monde sur ces illusions. Il montrait bien (théologiquement, entre autres choses), comment l'athéisme corrompt le pouvoir :

Le pouvoir est un venin. [...] Pour l'homme qui croit qu'il y a quelque chose au-dessus de nous tous et qui, pour cela, a conscience de ses limites, le pouvoir n'est pas encore mortifère. Mais pour les gens qui ne reconnaissent pas ce pouvoir supérieur, le pouvoir est un poison cadavérique. Rien ne peut sauver de sa contagion.

Là où l'homme n'est plus l'image de Dieu, il retombe vite en esclavage.

Sur le terrain, l'œuvre de Lech Walesa constitua une force non violente pour libérer la classe ouvrière de la domination

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Dynamique

V.

PREMIÈRE PARTIE DU CANTIQUÉ
L'ACTION DE GRÂCE PERSONNELLE
DE MARIE SERVANTE ET PAUVRE
(1, 46-49)

Magnificat

Mon âme, mon esprit

Le Seigneur

Car

Pauvreté

Servante ou esclave ?

Prédiction

Le Puissant

Le « Saint »

VI.

DEUXIÈME PARTIE DU CANTIQUÉ
L'ACTION DE GRÂCE POUR LES PAUVRES
(1, 50-53)

Miséricorde

1. Les orgueilleux

Par les pensées de leur cœur

2. Les puissants et les humbles

3. Les affamés et les riches

VII.

TROISIÈME PARTIE DU CANTIQUÉ
DES PAUVRES À ISRAËL TOUT ENTIER

(1, 54-55)

Israël
Serviteurs
Aide
Mémoire
Miséricorde
Allusions étymologiques
... Nos pères
Abraham symétrique de Marie
Descendance (*sperma*)
À jamais

VIII.

L'EXPÉRIENCE DE MARIE À LA SOURCE DU *MAGNIFICAT* : LE *SITZ IM LEBEN* SPIRITUEL

L'enracinement social
Le milieu liturgique
L'expérience biblique
Intrépide espérance
Reconnaissance
Expérience de l'Incarnation
Théologie féminine
L'expérience ultérieure de la Rédemption
Abandon à Dieu

VÉRIFICATIONS ET APPROFONDISSEMENT

Coup d'œil sur la problématique actuelle

I.

LES RAISONS D'ATTRIBUER LE *MAGNIFICAT* À MARIE

LES *A PRIORI* CULTURELS SONT CONTRE,
LES INDICES OBJECTIFS DE L'HISTOIRE SONT POUR

Raisons convergentes

Quelle transmission ?

Confirmatur

Tradition orale

Les objections

La cohérence

Qu'est-ce que la sémiotique ?

II.

LA MISÉRICORDE DU TRÈS HAUT ABAISSE LES ORGUEILLEUX ET ÉLÈVE LES HUMBLÉS

ANALYSE STRUCTURALE DU *MAGNIFICAT*
SELON LA MÉTHODE SÉMIOTIQUE DE GREIMAS

1. Composition

Explication du tableau

2. Programme narratif

Les modalités

3. L'organisation des actants

4. Le concept fondamental Carré sémiotique

Abaissement-Élévation

Même non-dit en Matthieu, Paul et Jean

III.

DEUX ÉTAPES, DEUX EXPRESSIONS

DE LA PAUVRETÉ ÉVANGÉLIQUE

LE *MAGNIFICAT* ET LES BÉATITUDES

Bonheur et malheur

Présent, passé, futur

Identité en profondeur

« La joie parfaite »

Le centuple

IV.

THÉOLOGIE DE LA LIBÉRATION ET ACTUALITÉ DU *MAGNIFICAT*

Quelle libération ?

Pauvreté spirituelle

V.

DEUX MANIÈRES DE DIRE LE *MAGNIFICAT*

Prier avec Marie

Nous identifier à Marie = Église

Louer Marie

VI.

TEXTES SIGNIFICATIFS

Une prière chrétienne du premier siècle

Chiara Lubich

Jean-Paul II

BIBLIOGRAPHIE

Le Magnificat